

LETTRE DE SOLDAT.

Voici en quels termes s'exprimait à l'heure du départ le jeune Philippe St-Louis, fils de John St-Louis, de Lewiston, et soldat volontaire dans l'armée américaine:

Portland, Fort Preble.

Bien chers Parents,

Peut-être serez-vous surpris de recevoir une telle lettre, mais il est de mon devoir de fils bien né de vous traduire les sentiments pénibles et douloureux que renferme mon cœur, en ce moment.

Dois-je vous annoncer que lorsque vous recevrez ces lignes je serai en route? Je ne puis vous dire pour où, "but somewhere", mais avant mon départ j'aimerais à vous demander une faveur, cher Papa, et j'espère que vous me l'accorderez, car je ne me sentirai pas heureux avant que votre pardon soit prononcé. Je me rappelle, mon cher Papa, que lorsque j'étais jeune, je fus revêché, méchant et indocile, méritant de sévères remontrances et de vertes punitions! Alors votre manière d'agir me révoltait, mais aujourd'hui il m'est donné de comprendre que vous avez fait votre devoir pour m'élever chrétiennement... J'ai bien des fois regretté le passé, et au moment que nous vivons, les années écoulées me sont pénibles et mon cœur n'a qu'un regret, celui d'avoir tant de fois abusé de vos bontés et si peu profité de vos bons conseils. Donc, cher père, oubliez le passé et soyez persuadé que votre enfant se fera un devoir de faire honneur aux auteurs de ses jours. Je saurai porter fièrement mon nom et me rendre digne de ceux qui me l'ont donné.

Vous, mère chérie, oui, vous qui avez tant souffert pour moi, qui m'avez donné le jour, qui avez passé tant de nuits près de mon berceau, ne craignant jamais les fatigues mais vous prodiguant sans compter. Vous m'avez appris à prier Dieu avec la ferveur du chrétien, soyez certaine que, envers et contre tout, je saurai remplir mes devoirs chrétiens. Oh! mère, en retour de tout ce que vous m'avez prodigué, qu'ai-je fait? J'ai abusé avec une légèreté inconsciente de toutes vos bontés, bien souvent vous faisant verser des larmes amères, ne m'arrêtant pas à penser combien sont précieuses les larmes maternelles et combien est ingrat le fils qui les provoquent. Mais depuis que j'ai quitté mon cher "home sweet home" j'ai compris mes cruautés à votre égard et à l'exemple de l'Enfant prodigue j'implore pardon et miséricorde. Pauvre Maman, ne vous affligez pas de mon départ, car ne le disiez-vous pas autrefois, c'est une gloire de donner sa vie pour son pays... Ah! en écrivant, mon cœur se soulage, ma peine diminue... car il me semble vivre de précieux instants parmi vous. Une douce consolation se fait sentir en mon être, j'ai eu l'insigne bonheur de vous revoir avant que de partir... J'étais si heureux près de vous, il m'aurait été doux d'y rester, mais le devoir parle plus haut que la satisfaction de nos jours, jours de dévouements sublimes et de suprêmes sacrifices. Je vous avais fait sentir et même avait osé vous le dire, que c'était mes derniers moments avec vous, avant le départ définitif, je vous disais le chose en riant, mais ce sourire me faisais mal. Aujourd'hui, je réalise ce que c'est que de partir, de quitter ceux qui nous sont chers, et il me faut rappeler mes forces et mon courage de soldat, pour m'aider à affronter bravement l'heure néfaste qui va sonner, non pas parce que j'ai peur pour moi-même, car que me fait à moi de mourir ou de vivre? mais je pense à votre

douleur et la partage largement. Oh! mère, vous m'avez donné la vie, mon idéal sera de la donner pour vous et mon pays. Vous prierez pour moi, n'est-ce pas à ces heures lugubres où, à genoux dans la boue et le sang, je me lancerai à corps perdu dans la mêlée, ayant au cœur le doux souvenir de ma bonne et tendre mère, me poussant au devoir sans faillir un instant. "L'absence rapproche les cœurs", dit-on, je n'avais pas encore réalisé ce dicton et aujourd'hui je l'ai expérimenté. Pour tromper ma trop longue absence, je ne ferai un plaisir de vous tenir au courant de ma vie militaire, je vous écrirai, comme par le passé, aussi souvent que possible.

Avant de clore ma lettre, je te réserve, chère Alida, ces quelques lignes que tu voudras bien mettre en pratique. D'abord, ma chère sœur, oublie les querelles et petites chicanes du passé, les mots durs et petites haines, jalousies d'enfants, tout cela oublie-le; je le regrette et en retour je te demande une faveur: toi qui as le bonheur de rester près de nos bons parents, sois leur consolation par ta soumission constante et sache leur faire oublier mon absence; comble ce vide en les entourant d'égards et de bontés.

Il me faut songer à terminer, mon long discours m'a un tant soit peu remis le cœur et je me sens plus à l'aise, capable de refouler mes larmes. Je ne veux traduire ce mot "Adieu", il serait trop difficile pour moi de le faire. Je vous laisse avec la douce consolation de "L'Aurevoir"!

Aussitôt qu'il me sera possible, je vous donnerai de mes nouvelles. D'ici ce jour, priez pour moi et de mon côté, je ne vous oublierai pas.

Demandez à Dieu que votre enfant soit le soldat brave, héroïque, qui sache faire son devoir quoiqu'il lui en coûte! Oh! puis-je à mon retour, pouvoir vous montrer un vivant témoignage de ma valeur, je désirerais porter sur ma mère poitrine la médaille des braves! Si, toutefois, je ne revenais jamais, si votre fils meurt au champ de bataille, soyez fiers, car peut-être y avoir de plus beau devouement que de mourir pour ceux qu'on aime. Et ceux que j'aime, c'est: mon pays et vous chers bons parents.

Assez pour ce soir, je dépose un chaud baiser sur ce papier et vous l'envoie avec toute mon affection de fils reconnaissant.

Evarest-Philippe St-Louis.

LES OISIFS.

Nous ne sommes pas encore près de lire dans les journaux un fait divers ainsi conçu:

"Rafle monstre sur les Boulevards.

"Hier après-midi, la police a procédé, sur les Boulevards, à plus de 2,500 arrestations d'individus soupçonnés d'oïveté habituelle.

"Des cinémas, des cafés, des cercles, etc., ont été fouillés minutieusement. Tout homme bien portant, âgé de dix-huit à cinquante ans, et qui ne pouvait justifier d'une occupation réelle, était immédiatement "cueilli."

"Dans la soirée, le tri était terminé; 333 oisifs ont été maintenus en état d'arrestation.

"Tout ce joli monde a été conduit au Dépôt." En Amérique, la loi contre l'oïveté habituelle va permettre ce genre d'épuration... Une autorité de New-York a même déclaré ceci: "Nous traiterons les membres des grands clubs de la 5e avenue sur le même pied que les oisifs sans fortune."

Vous verrez, nous en arriverons vite à penser et même à agir ainsi... L'air oïsbère: "Ah! qu'il est doux de ne rien faire" va devenir un air sédi-

C'en sera fait de la douceur de vivre, ô bons badauds, ô doux rêveurs! la grande guerre, manifestation logique de notre progrès vous condamnera, à votre tour, aux travaux forcés... L'oïveté est déjà une faute; elle sera bientôt un délit.

Et qu'y faire? Dans une guerre de cette envergure, il faut que tout le monde produise, —ou tout au moins, fasse semblant. Un sage, plus sage que La Fontaine, a, d'ailleurs, démontré que la mouche du cochon n'est pas inutile.

Les Orientaux blâmaient jadis notre manière de travailler sans cesse... Mais, à leur tour, ils tournent des obus et construisent des voies stratégiques. Et le "sidi" qui, jadis, somnolait au soleil, couché sur le sable brûlant, je tève aujourd'hui à trois heures du matin pour vider nos poubelles! Encore un civilisé de plus!

Allons, ne faisons pas l'esprit chagrin... C'est la guerre; celui qui ne travaille pas aide un ennemi chez qui tout le monde travaille.

Et consolons-nous en pensant qu'il faudra travailler plus encore pendant la paix pour refaire tout ce qu'auront détruit les travaux de la guerre.

(Le "Journal")

L'expansion française dans les Cantons de l'Est.

Dans son intéressante conférence du 8 février dernier, à Montréal, le R. P. Louis Lalande, S.J., a exposé, avec force, comment fut déjoué la machination hostile qui visait "à noyer les Canadiens français dans le Saint-Laurent", au moyen d'une immigration anglaise intense et systématique dans les Cantons de l'Est, d'où devait surgir contre nous la poussée fatale. Cette page d'histoire édifiante est à lire et à conserver. La voici:

"Tandis qu'ils (nos adversaires) calculaient leur poussée, nos enfants poussaient. Dans les vieilles seigneuries les berceaux débordaient. Vers 1870, la poussée s'accéléra, constante irrésistible, comme une marée, étonnante, car c'était une poussée en retour, elle tournait le dos au Saint-Laurent; ça refoulait, ça refoulait ferme, mais de l'autre côté! Elle déracinait en même temps que les fils des immigrants. Les arbres des forêts vierges; et tandis qu'elle brûlait les souches, les protestants allaient se planter plus loin. Sur son passage, les blés et les avoines mûrissaient dans la plaine, de jolies fermes blanches se blottissaient dans les plis de terrain, des villages surgissaient autour de l'église, coquets brynants, où bourdonnaient comme des ruches les écoles, où travaillaient les mères, l'œil sur le ber et l'oreille au guet des nouvelles d'alentour. A la lisière des bois où s'était promené le spleen des Loyalistes, les jeunes Jean-Baptiste renaissaient dans les champs éveillaient tous les échos du soir de leurs vieilles chansons françaises. Sherbrooke la capitale des Townships, devenait un siège épiscopal, et, pour être bien sûrs de s'y implanter pour de bon, nos gens choisirent pour assises, la roche, aux deux versants des collines qui dominent la ville, et ils y bâtirent leurs églises, leur évêché leur hôpital, leur séminaire Saint-Charles et leurs couvents.

Et le mouvement colonisateur de l'Est dure. Ça refoule encore. Ce fut la première récompense du grand patriote qui avait été, durant vingt-cinq ans, l'âme de ce mouvement, un Canadien modeste, et fort qu'étaient Adolphe Chicoine d'assister avant de mourir, à cette autre victoire de la fécondité de sa race: la prise pacifique de townships de l'Est par ses compatriotes français, Revanche des berceaux!"

"Le Croisé"